

de ses excès. Le Mürger authentique est dans ses suprêmes paroles: «Pas de musique! Pas de bruit! Pas de Bohême!» Cela, il l'a pensé toute sa vie; la vie exige ses victimes. Nous devons à cette cruauté du sort une œuvre impérissable, mais, quand nous relisons *La Vie de Bohême*, il ne faut pas nous borner à l'aimer, il sied aussi de rendre un hommage ému à l'artiste qui a eu le courage, la persévérance du labeur au sein de la pire détresse.

A. DE BERSAUCOURT.



Lettre de Paris

M. Charles Le Goffic.

M. Charles Le Goffic a été élu, voici quelques semaines, à la présidence de la Société des Gens de Lettres. Il succède, dans ce poste qui n'est pas seulement honorifique comme on pourrait croire, à M. Edmond Haraucourt. Malgré des incursions fréquentes dans les divers domaines de la pensée, M.M. Edmond Haraucourt et Charles Le Goffic sont surtout des poètes. Et voilà qui a permis à l'Association des Poètes Français dont M. Haraucourt est d'ailleurs un ancien président, d'organiser en l'honneur de ces deux princes du Rythme et Seigneurs du Lyrisme, un banquet littéraire.

Ce fut une belle manifestation de sympathie envers des aînés. En tout cas, une des plus nombreuses réunions de l'année en ce genre et des plus importantes par la qualité des personnes présentes. Les servants des poétiques les plus opposées se trouvaient là, moins les représentants des toutes dernières écoles occupés sans doute aux grandes manœuvres, d'une nouvelle stratégie. Les derniers nés de la littérature offrent en effet ce caractère particulier qu'ils sont beaucoup plus pressés

de parvenir, plus désireux d'atteindre vite les réalités tangibles, et partant, sont moins généreux que la génération précédente. Il leur arrive d'organiser des banquets, non par déférence envers leurs pareils ou vénération pour leurs devanciers immédiats, mais bien plutôt, comme ils font souvent de la critique, par opportunisme et quelque souci d'intérêt personnel.

Pour la plupart de ces jeunes tenanciers de l'actualité, la littérature ne remonte ni à M. Le Goffic, ni à M. Haraucourt, non plus qu'à Moréas, Albert Samain ou Leconte de Lisle ou Baudelaire. Elle commence avec eux-mêmes, avec leurs coteries, chapelles ou revues monopolisatrices. Tout au plus consentent-ils à la faire dater de Laforgue, Mallarmé, Verhaeren ou Walt Whitman, selon les cas. Et encore ! Et encore ! Ils n'ont pas la curiosité du savoir, de la filiation ni de la tradition. Ils ne connaissent, et l'avouent, ni M. Haraucourt, ni M. Le Goffic.

Pourtant, ils se trouveraient ici et là, en présence de deux poètes qui n'ont peut-être pas l'originalité facile d'une incohérence solennelle, du style approximatif incorrect et fluent, des laisses sans rythme et sans rimes plus proches de la prose philosophique ou d'un mot à mot de traduction que du lyrisme et qui est devenu à la mode sous prétexte de sensibilité nouvelle et d'art d'avant-garde. Mais ils rencontreraient deux beaux poètes, français d'émotion, de goût et de facture, très différents d'inspiration, en possession cependant de toutes les ressources de la prosodie, sachant manier et assouplir le vers, vêtir une idée de belles images et écrire en une langue forte, sobre et substantielle. Ce sont là, il est vrai qualités nationales qui laissent insensibles les snobs, les évolués, les psychiatres de dancing et les producteurs effrénés d'amorphisme.

Ceux d'entre eux qui se penchent parfois à leur fenêtre n'ignorent pas du moins que M. Haraucourt a publié un recueil *La légende des sexes* qui a conféré à son auteur la réputation d'écrivain osé. La première édition de ces « poèmes mystériques » parut à Bruxelles, en 1883 et sous l'anonymat, ou plutôt sous le pseudonyme du sieur de Chamblay. Ils étaient alors « hors commerce » et sont devenus introuvables.

Les âmes sentimentales de notre époque, qui pêchent elles aussi par manque de culture, (avec du moins des circonstances atténuantes) comme d'autres par prétention, ont toutes

plus ou moins récité ou chanté, — car il fut maintes fois mis en musique, — le *Rondel de l'Adieu*.

*Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.*

*C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème :
Partir, c'est mourir un peu !*

*Et l'on part et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême,
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème à chaque adieu,
Partir, c'est mourir un peu...*

C'est comme le *Vase brisé* de Sully-Prud'homme, le *Midi* de Leconte de Lisle, la pièce-type, la pièce d'anthologie, la pièce citée partout, la pièce archiconnue et qui semble moins gracieuse pour avoir été ainsi vulgarisée. Elle doit être pour cela un peu odieuse aujourd'hui à M. Haraucourt. Mieux vaut citer pour avoir une idée exacte de la manière dense, hautaine et stoïque de ce maître tel poème plus large et d'un désespoir contenu: *La Citadelle*, par exemple:

*Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle
Loin de tous et trop haut, bâtis là pour toi seul
Qu'elle soit imprenable et vierge et qu'autour d'elle
Le mort fasse un rempart et la neige un linceuil.*

*Bâtis-la sur l'orgueil vertigineux des cimes,
Parmi les chemins bleus de l'aigle et de l'éclair,
Reine de marbre blanc dans une cour d'abîmes
Lys de pierre, fleuri dans les splendeurs de l'air.*

*Si haut vers Dieu, si loin de ta fange première,
Si loin, si haut, que les cités, clignant des yeux,
Puissent voir un rayon de plus dans la lumière
Et ne sachent s'il vient de la terre ou des cieux.*

*C'est là qu'il faut bâtir l'asile de ton âme,
Et pour que ton désir y soit la seule loi,
Que rien n'accède à lui de l'éloge ou du blâme,
Grave sur ton seuil blanc le mot magique « Moi. »*

*Puis, cent verrous, et clos ta porte au vent qui passe !
Ferme tes quatre murs au quadruple horizon
Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison.*

*Alors, au plus secret de la mystique enceinte,
Tu dresseras l'autel de fer, prêtre ébloui,
L'Autel de fer et d'or où ta volonté sainte
Doit célébrer ton rêve et s'adorer en lui.*

*Chante ! Nul n'entendra ton hymne, et que t'importe ?
Chante pour toi ; ton cœur est l'écho de ton cœur !
Les déserts élargis rendront ta voix plus forte,
Les déserts chanteront pour te répondre en chœur.*

*Chante l'amour sacré qui vibre dans tes moëllles,
Chante pour le bonheur de l'entendre chanter
Chante pour l'infini, chante pour les étoiles,
Et ne demande pas aux hommes d'écouter !*

*Seul ! Divinement seul ! Car l'exil ,c'est du rêve :
C'est le lait de la force et le pain des vertus
C'est l'essor idéal du songe qui s'élève,
Et le seuil retrouvé des Paradis perdus.*

Ces vers expliquent l'attitude poétique et morale d'un écrivain altier et d'une sagesse un peu amère qui n'a pas craint d'intituler ses livres : *L'âme nue* et *Seul*, titres qui sont une définition et un programme. Et tel est l'accent le plus ordinaire de la poésie de M. Edmond Haraucourt, celui qui paraît concorder davantage avec la nature intime de l'homme : cœur haut, caractère entier, mais noble, généreux et dévoué, malgré l'allure un peu brusque et le sans-gêne de la parole. C'est M. Haraucourt aussi bien qui a écrit ces sentences significatives :

*Crains l'homme, aime ton âme et méprise l'insulte ;
Sois humble avec toi-même et sois fier devant tous.
Bons ou mauvais, défends tes amis et ton culte.*

Or, il y a aussi en ce poète un élégiaque dont la passion se ploie douce devant la femme et évoque l'amour fidèle par des mots d'une infinie tendresse. Il me souvient lui avoir entendu interpréter un fragment de son *Héro et Léandre* et sa voix était si émouvante à dire les mots sincères que l'auditoire se sentait remué. Les strophes étaient d'ailleurs magnifiques. Ecoutez :

*Je te légue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard :
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.*

*Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille,
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.*

*Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de ta beauté,
Et par qui survivront les fleurs mortes, la veille.*

*Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté,
Car le verbe est debout hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.*

*Les siècles passeront comme un vent sur le sable,
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.*

*Hors des âges ! Le verbe est l'essence des dieux,
La chair s'immortalise en devenant l'idée
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !*

*J'ai pensé ta blancheur furtive et l'ai fondée ;
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas :
Ils seront, et la Mort en est dépossédée.*

*Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas,*

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

M. Haraucourt a la religion de la conscience. Toutefois il a écrit des tableaux de la *Passion* qui ne le cèdent pas à ceux de Leconte de Lisle, cet autre incroyant qui a composé le plus beau chemin de Croix. Il y a également chez le poète un dramaturge, un romancier et un remarquable et disert conférencier.

* * *

M. Charles Le Goffic est un breton comme ce Tristan Corbière de qui il a judicieusement écrit d'ailleurs. Il appartient à la grande lignée des bardes et des poètes celtes rêveurs et tristes, poètes en prose ou en vers qui, depuis Taliesin et Lydharc'ken, depuis Lamennais, Châteaubriand, La Morvonnais et Brizeux jusqu'à Louis Le Cardonnell écoutèrent dans leur jeunesse, pour ne plus jamais les oublier, les voix mystérieuses des landes, des paalus et des baies hantés de revenants et de fantômes, de fées et de korrigans du sol de granit, de chênes rabougris et de foi tenace. Toute la vie littéraire de M. Charles Le Goffic est sur le plan régionaliste. C'est un dévot de sa province. Il lui est fidèle comme sa Marivonic Le Guivinec est fidèle au souvenir de son fiancé. Il a servi sa Bretagne comme poète, comme romancier, comme critique et comme historien.

C'est un tout petit livre d'une cinquantaine de pièces à peine qui, vers 1889, a établi sa réputation : *Amour breton*. M. Le Goffic appelle ces pièces des « petits poèmes en mineur » mais chacun d'eux est un même chef-d'œuvre d'une grâce fragile et qui n'a rien du tout des recueils pleins de promesses et d'hésitations des débutants. Et les critiques de l'époque ne s'y trompèrent point qui y virent cette sensibilité élégiaque mieux exprimée que dans de plus gros volumes, et qui est, ainsi qu'il l'a définie judicieusement « une variante personnelle et moderne de l'éternel *gemitus Britonum*. C'est ici, lisait-on à la première page :

*C'est ici la chanson d'amour
Qu'on chante au coin des cheminées,
L'hiver sur le déclin du jour
Dans les maisons abandonnées.*

Chanson de la vingtième année toute traversée de chaudes caresses, dédiée à Jules Tellier que M. Le Goffic avait connu au Havre alors qu'il y était lui-même professeur agrégé. Car ce poète est un humaniste et il le révèle, à chaque poème, par des épigraphes appropriées empruntées aux meilleurs auteurs de l'antiquité classique. Cela met une note gréco-latine sur la couleur locale discrètement indiquée çà et là d'un mot, comme un rappel de croyance naïve : Sainte Yves, Sainte Anne, Saint Eflam, ou un détail de costume « Justin lamé d'or » ou coiffe caractéristique, aussi bien que des dénominations géographiques qui situent les souvenirs à Lomika, à Parsupal, à Coatmer, à Landrellec, à Roudarore :

*Le soir a tendu de sa brume
Les peupliers de Keranrou,
La première étoile s'allume ; ;
Vien-t'en voir les peupliers roux.*

*Battus des vents, fouettés des grèles
Et toujours sveltes cependant,
Ils lèvent leurs colonnes grèles
Sur le fond gris de l'occident.*

*Et dans ces brumes vespérales
Les longs et minces peupliers
Font rêver à des cathédrales
Qui n'auraient plus que leurs piliers*

L'atmosphère est toujours bretonne. Elle se précise parfois en une eau-forte avec des oppositions plus marquées de blanc et de noir comme dans : LA-BAS.

Pontum aspectebaut plentes Virgile

*Les Bretonnes au cœur tendre
Pleurent au bord de la mer ;*

*Les Bretons au cœur amer
Sont trop loin pour les entendre*

*Mais vienne Pâques et Noël,
Les Bretons et les Bretonnes
Se retrouvent près des tonnes
D'eau de vie et d'hydromel.*

*La tristesse de la race
S'éteint alors dans leurs yeux ;
Ainsi les plus tristes lieux
Ont leur sourire et leur grâce.*

*Mais ce n'est pas la gaieté
Aérienne et sans voiles
Qui chante et danse aux herbes
Dans les belles nuits d'été.*

*C'est une gaieté farouche
Un rire plein de frissons,
Ferment des âpres boissons
Qui leur ont brûlé la bouche.*

*Plaignez-les de vivre encor ; ;
Ce sont des enfants barbares
Ah ! les dieux furent avarés
Pour les derniers nés d'Armor !*

Rarement les strophes sont en alexandrins, l'octosyllabe convenant mieux au ton du livre et à sa simplicité. Il arrive que le rythme varié devient comme dans : *Sur la Beigne*, tout à fait fantaisiste. Et il est plaisant de citer cette strophe :

*Nous sommes partis ce matin
Sans savoir où, pédétantin,
Au diable !
J'en étais moi-même effaré,
Toute la route ayant un air effroyable.*

Même ambiance, même mélancolie souriante, même sourire triste et qui ne veut qu'à peine s'avouer dans le *Bois Dormant*.

La pièce initiale résume ici fort bien tout le voluminet et en livre le secret dans un symbole :

*Vois. Un ciel cuivré d'automne
Et, sous ce ciel presque roux,
Un bois léthargique et doux,
Des fleurs et la mer bretonne.*

*Les fleurs vont mourir. Le bois
Est gardé par une fée.
Mais une plainte étouffée
Déchire l'ombre parfois.*

*La mer! Sous sa rauque haleine
Le bois chante sourdement.
— Mon cœur est ce bois dormant :
Ecoute chanter sa peine.*

M. Charles Le Goffic a publié plusieurs romans d'inspiration régionaliste et de mœurs bretonnes, dont les meilleurs sans doute et les plus près de son rêve de poète et d'artiste sont *l'Abbesse de Guérande* et surtout ce tragique *Crucifié de Kéraliés* d'un pathétique si plein et d'un réalisme si pur. Il a écrit encore *La Double Confession*, *la Payse*, *Morgane*, *Croix d'Argent*, *Passions Celtes*, *le Pirate de l'île Leru*, qui empruntent au décor marin et armoricain une part de leur nouveauté.

Pendant la guerre, toujours soumis à la vertu de ses origines et à l'appel de sa race, M. Charles Le Goffic s'est fait l'historien des fusiliers marins dont le lot principal venait des côtes de l'ouest. Et ce furent *Dixmude*, *Steenstraete*, *Saint-Georges* et *Nieuport* qui sont surtout les étapes des sacrifices de la Belgique.

Jusque dans ses études critiques, c'est d'abord le visage et le caractère de sa petite patrie que M. Charles Le Goffic a cherché à élucider, avec des ouvrages comme *Sur la Côte*, *L'Ame bretonne*, et *Les métiers pittoresques*, sans s'interdire de jeter des regards perspicaces dans des domaines moins réservés : les *Romanciers d'aujourd'hui* ou ce tableau consciencieux et complet de *La littérature française au XIXe et au XXe Siècle* qu'on mettra peut-être, un jour, au même rang, pour l'ampleur et

la solidité, que le livre de Sainte-Beuve sur la poésie au XVI^e siècle.

Les orateurs du banquet ne manquèrent pas, comme on voit, de matériaux pour les développements offerts à leur éloquence. Et après les discours de MM. Sébastien-Charles Leconte, qui présidait les agapes, Ernest-Charles, Gaston Rageot et Paul-Napoléon Roinard, les deux poètes à l'honneur évoquèrent leurs souvenirs communs. Et les poètes de l'âge de fer écoutèrent ces voix qui s'élevaient comme un chant alterné des Idylles de Théocrite.

LEON BOCQUET.



Lettre Espagnole

REFLEXIONS SUR LA TAUROMACHIE

Le dimanche 7 mai dernier, aux arènes principales de Madrid, un torero de Valence, Manolo Granero, de vingt ans à peine, a été tué par un taureau du Duc de Veragua, avant-dernier de la course, quatrième d'abonnement de la saison. La mort, due à une fracture du crâne, fut instantanée et les journaux espagnols du lundi 8 mai sont remplis de détails sur cette catastrophe nationale.

Le lendemain, mardi 9 mai, à la Chambre des Députés, un ancien officier des campagnes de Cuba, M. Bastos, pria M. Sánchez Guerra, président du conseil, de lui permettre de protester au sein de la représentation nationale contre la prétendue « fête » de l'Espagne, que lui se sentait plutôt enclin à dénommer une « honte nationale ». Le texte de cette petite interpellation a été rendu par les journaux espagnols de façon contradictoire. Nous en lisons cinq chaque jour : l'ABC, le